

L'été indien

Elle se souvenait très bien de son premier voyage en train.

A l'époque, elle était trop jeune pour l'avoir déjà rencontré, lui. Elle avançait seule dans la vie. En l'occurrence, cela signifiait simplement qu'elle pouvait encore tergiverser entre le côté fenêtre et le côté couloir lorsqu'elle arrivait dans un wagon ; ce qu'elle fit ce jour-là, bien sûr.

Ce dont elle se rappelait le mieux était sûrement le temps magnifique au dehors, qui la poussa bien vite à poser sa joue contre la vitre pour profiter de la lumière extérieure. Floué par la vitesse, le paysage ne tarda pas à disparaître ; seuls persistaient dans le décor le ruban bleu du ciel et le soleil, celui qui caresse gentiment les paupières pour mieux les inciter au repos.

Dans le silence paresseux autour d'elle, on pouvait entendre les divagations de chacun flotter doucement, et elle se prit elle aussi au jeu de la rêverie. Peu à peu, son esprit sortait des routes habituelles, s'enhardissait, et elle se surprenait à formuler des interrogations étranges, aux accents poétiques.

Pour dire toute la vérité, le cheminement intérieur qu'elle se voyait suivre lui était familier, et elle le savait d'ailleurs parfaitement inutile. Pourtant, elle continua de plonger vers le fond de son cœur, pour y trouver, comme d'habitude, ce petit trou, minuscule courant d'air inexplicable enfoui dans sa poitrine. Elle le connaissait bien, savait qu'il y était depuis toujours, bien que cette gêne inexplicable ne fût pas tangible au quotidien. Bien des fois, elle avait essayé d'analyser ce qui causait cette irrégularité muette en son for intérieur. Mais il s'agissait d'une sorte de point aveugle mental qu'elle n'avait jamais réussi à faire disparaître, qui traduisait un manque, plutôt qu'une présence. Elle était privée de quelque-chose. Incomplète.

Tout cela, elle le savait déjà. Mais, la parenthèse que lui offrait le voyage, en laissant toutes ses interrogations routinières en suspens, lui permit d'obtenir une réponse. Pour la première fois, elle pensa à lui. Lui, qu'elle ne connaissait pas encore, mais qu'elle savait être la pièce manquante, celle qui viendrait apporter ce petit bout d'âme perdu. Le soulagement s'empara d'elle ; quelle tranquillité de connaître enfin ce qui a toujours été vrai. Avec un sourire paisible, elle ouvrit à nouveau les yeux et se fit happer par la lumière du soleil, parce qu'elle savait que quelque part, dans le monde, il était là, en train de contempler le ciel.

Aveuglée par les rayons, elle s'entendit se répéter à voix basse ce qu'elle venait enfin de comprendre, ce qui était niché depuis toujours au fond d'elle-même.

« L'autre qui est toi existe. Il t'attend comme tu l'attends. Ton amour pour lui n'a d'égal que le sien. Sois patiente...

Fais confiance au Temps. »

* * *

« Fais confiance au Temps. »

Un rictus ironique tordit ses traits. Bien des choses avaient changé depuis lors ; dans ce train-ci, elle était assise côté couloir. Mais avant tout, le bonheur de ce premier voyage avait disparu sous une peine brumeuse.

Elle serra le poing sur son billet de train actuel, pendant que la fin du souvenir écorchait tendrement sa mémoire. Comment la lumière qui en émanait pouvait être à présent aussi crue, violente, désagréable ? Il lui semblait qu'elle avait usé ce petit moment sucré à force de le faire jouer dans son esprit. Exposé trop longtemps au jour, il avait perdu peu à peu de sa saveur, et ne restait qu'une vieille photographie mal conservée, dont le bleu céleste devenait gris.

Quelques pleurs brûlèrent ses cils alors qu'elle s'efforçait de faire taire ses pensées, pour recouvrir d'un voile triste les derniers éclats de cet instant doré. Lentement, elle détourna la tête. Son maquillage allait couler. Il était juste à côté, et elle ne voulait pas qu'il la voit dans cet état alors qu'ils avaient enfin trouvé la solution à tout leur chagrin. Il allait croire qu'elle pleurerait à cause de leur décision, et elle détestait le rendre malheureux.

Elle défroissa le rectangle cartonné qu'elle tenait entre ses doigts crispés. La moiteur de ses paumes avait un peu fait baver l'encre, mais peu importe. On distinguait encore très bien, en haut à gauche, l'inscription salvatrice :

« Train n°2050. »

Lentement, elle passa la pulpe de son index sur les petits caractères. Tout leur espoir se trouvait là, dans ces ridicules petites pattes de mouche noires ; ils avaient tout donné, tout abandonné, pour faire le voyage.

Une fois prise la décision initiale, le plus dur fut de dire au revoir aux proches. Elle en frissonnait encore, parfois. Leurs yeux tristes et indulgents, qui comprenaient malgré tout, bien que cela n'atténue en rien la déchirure des adieux. A côté de cela, le reste parut étonnement simple, procédural : la maison était vendue, les seuls habits qui leur restaient se trouvaient sur eux. Les papiers étaient tous parfaitement en règle. Ce serait comme s'ils n'existaient plus. Ils avaient respecté, à la lettre près, un protocole très exigeant : les autorités ne plaisantaient pas lorsqu'il s'agissait d'un voyage dans le temps.

Il faut dire que les quelques accidents survenus depuis que le voyage temporel était ouvert au grand public avaient terrorisé l'opinion. L'État avait alors pris les choses en main ; les voyageurs étaient maintenant soumis à des mesures strictes. Un seul voyage, autorisé après la tenue d'une commission qui validait ou non la demande, en fonction du motif dudit voyage. Il fallait que cela soit à la fois assez personnel -sans conséquences sur le cours de l'Histoire- et assez sérieux -on ne voyage pas dans le temps parce qu'on a oublié son portefeuille dans le bus- pour justifier le départ. Elle sourit tristement ; ils remplissaient parfaitement les conditions. Cela expliquait sans doute pourquoi ils avaient assez facilement obtenu leur visa. En un temps record, quelques mois seulement, ils effacèrent toute trace de leur vie présente et furent prêt à faire le bond jusqu'en 2050.

Et voilà, le jour du saut était arrivé. Le train roulait à toute vitesse vers cette année floue, lointaine, 2050. Malgré toute l'énergie qu'elle avait accordé à leur projet, la date ne lui évoquait rien de précis, si ce n'est l'idée d'une délivrance. Le souffle d'un antidote à toute leur tristesse.

Elle se tourna à nouveau vers lui, qui prétendait sommeiller. Elle savait depuis longtemps distinguer son vrai repos de la fausse sieste pudique qu'il jouait souvent afin de lui accorder un moment de répit. Son cœur se craquela soudain sous la tendresse qui l'envahit alors qu'elle détaillait son profil. Elle haussa un sourcil surpris. Cela faisait si longtemps que la vue de son visage ne lui procurait plus que de l'irritation et du chagrin... Pourtant, c'était bien un sentiment puissant, celui qu'elle éprouvait lorsqu'ils écoutaient leur chanson autrefois, qui venait de la parcourir. Troublée, elle posa le billet et approcha ses doigts fins de la main large et rassurante qu'il avait posé sur l'accoudoir. Elle stoppa son mouvement quelques millimètres seulement avant de toucher sa peau, si près qu'elle pouvait en sentir la chaleur, puis elle renonça. Elle ne voulait pas qu'il réouvre les yeux, étonné de son geste, ébahi par cette douce relique de leur passion lointaine. Surtout, elle ne voulait pas lire, au fond de ses prunelles pailletées, l'espoir qu'ils étaient sur la bonne voie. Le train avançait, mais elle voulait attendre avant de se laisser envelopper par le soulagement. Elle éloigna lentement sa main, avant de se lever pour aller se désaltérer au wagon-bar. Sa bouche était très sèche alors même qu'il lui semblait qu'enfin, son sang coulait à nouveau dans ses veines, affluant au rythme d'une seule question.

L'amour pourrait-il continuer, en 2050 ?

* * *

Une fois qu'il entendit ses pas s'assourdir suffisamment pour s'assurer qu'elle avait le dos tourné, il ouvrit les yeux et admira sa silhouette gracile s'éloigner vers la porte du wagon, comme une flamme chatoyante rapetissant au loin. Alors qu'il n'arrivait plus à contempler son visage sans éprouver une colère rance et incompréhensible, il adorait l'observer de dos. Il pouvait alors s'imaginer qu'elle se retournait et lui souriait, d'un sourire vertigineux, rempli de ce que l'avenir leur réservait. Quand cet avenir existait encore.

Ce sourire blanc, c'était celui qu'elle arborait le jour de leur rencontre. Lors d'une soirée étudiante banale, alors que d'autres liens se nouaient nonchalamment autour d'eux, ils avaient construit un pont entre leurs âmes au bout de quelques silences complices. Ils se sentaient si bien l'un avec l'autre que c'en était presque effrayant, surréaliste. Cinématographique. Quelques jours après, les voilà qui passaient des heures à discuter en arpentant la ville ; ils finissaient mutuellement leurs phrases, puis éclataient ensemble d'un rire qui teintait dans le vent froid. Il se souvient que parfois, sa gorge se serrait devant l'immensité du bonheur dont il voulait orner leurs jours.

Puis, vint le temps des premières étreintes. La familiarité de son corps, même la première fois - là encore, ils s'accordaient parfaitement. Cette autre manière qu'ils avaient de se comprendre confirmait une fois de plus qu'ils étaient faits pour être ensemble. Ils avaient eu la chance de trouver dans l'autre ce petit bout d'humanité qui leur avait toujours manqué. Même aujourd'hui, il savait qu'elle était celle qui lui fallait, malgré la décrépitude de leurs sentiments l'un pour l'autre. Causée par tout sauf par le temps, cette décrépitude n'aurait jamais dû avoir lieu.

Il reporta ses yeux sur elle, au loin, alors que les portes du wagon allaient la dérober à son regard. Elle avait plaqué ses cheveux en un chignon qu'elle avait voulu impeccable, mais une très grosse mèche s'en échappait par le bas, refusant de se plier à l'ordre. Il ne s'agissait pas de ces jolis cheveux innocents et domestiqués qu'on laisse parfois s'ébattre joliment ; c'était une erreur grossière, déplacée, qui mettait à bas toute la réflexion de la coiffure.

Qu'est-ce qu'il la chérissait, tout d'un coup, cette mèche si laide... elle représentait tout ce qu'il avait aimé chez elle : le mal qu'elle se donne pour lui plaire, intransigeante, pour plier son corps à ce qu'elle estime digne de lui. Puis, finalement, malgré tous ses efforts, son naturel jovial et enfantin qui fleurissait toujours, comme la boucle dans son cou.

Il sait qu'elle allait lui en vouloir de ne pas l'avoir prévenue lorsque, inquiète, elle se jaugerait dans le prochain miroir. D'une main crispée par l'embarras, elle ramènera la mèche au cœur de sa chevelure, elle la cachera des regards indiscrets qui pourraient y lire tout ce dont elle a honte. Tout ce qui la rend belle.

Tout ce qu'il n'a plus le droit de voir.

Pourtant, il existait une époque où il aurait pu se saisir de ces boucles rebelles à pleines mains, alors qu'ils dansaient tous deux, sur leur chanson ; Cette vieille mélodie, oubliée de tous, et pourtant familière à n'importe qui. Elle parlait d'amour éternel, qui survivait à tout et surtout à la mort. Un amour comme le leur, se disaient-ils. Ils connaissaient les paroles par cœur et se les murmuraient à l'oreille comme une promesse, jusqu'à ce qu'ils finissent par transformer cette vieille poésie à l'eau de rose en un véritable engagement destructeur.

C'est elle qui lui avait proposé de passer à l'acte, à la fin d'une journée comme les autres, plus de dix ans après leurs premiers jours. Ils y pensaient tous les deux depuis un moment et ils le savaient, mais voir dans les yeux de l'autre la question qui frémit dans son propre esprit agit souvent comme une confirmation - et la réponse fut oui. Alors, ils prirent quelques rendez-vous, et tout fut prêt.

Au départ, ils ne ressentirent rien, pourtant, c'était bien marqué, là, sur les papiers -leur couple était éternel, rien ne pourrait plus les séparer. Puis, peu à peu, très lentement, ils commencèrent à changer. A voir leur existence différemment. Les jours se suivaient, se ressemblant tous ; la vie s'était arrêtée, leur amour perdait son sens. S'ils ne se détestaient pas, ils ne faisaient plus que se tolérer, attachés l'un à l'autre par un contrat qui avait consumé toute leur tendresse.

Parfois il pensait à leur bonheur comme à une fleur, vivant au rythme des astres, plongeant dans les ombres nocturnes pour mieux tourner ses pétales vers la lumière odorante de l'aube. Ils l'avaient cueillie sans précaution, pour mieux la conserver entre les pages d'un livre, et la soustraire à sa finitude. Imperceptiblement, elle s'était transformée en nostalgie lointaine, sublimée pour toujours, mais simple réminiscence du jour de la cueillette. Ils ne s'aimaient plus que pour s'être aimé.

Alors, comme des milliers de pétales séchés privés de leur soleil, les mèches chatoyantes arrêtaient de ruisseler pour se figer en un chignon serré.

Mais bientôt, un sourire tendu naquit sur ses lèvres et chassa de ses traits ce passé amer. Aujourd'hui, tandis qu'ils glissaient vers l'horizon, une mèche s'était libérée du chignon. L'un des pétales avait retrouvé la lumière du jour, et sa raison de vivre.

* * *

Elle s'était rassise depuis plus d'une heure lorsqu'une voix leur annonça que le courant temporel avait été emprunté avec succès, et qu'ils avaient atteint leur destination dans les meilleures conditions possibles. Les portes s'ouvrirent, leurs doigts s'enlacèrent.

Au dehors, le crépuscule griffait le firmament de zébrures rose foncé, comme pour signer de sa plume la fin d'une belle journée de septembre. Leur train se trouvait arrêté dans une gare abandonnée, aux verrières trouées par la végétation. En contemplant avec émotion le toit transparent, elle inspira longuement l'odeur sensuelle de la sève chaude. Dans ce lieu qu'elle n'avait jamais vu la première fois, elle retrouvait pourtant le ciel de son passé.

Ils étaient arrivés, cent-cinquante ans auparavant. En 2050, ils étaient revenus.

Quelques larmes roulèrent sur sa joue à lui, creusant une rigole que des souvenirs inconnus s'empressèrent d'emprunter.

L'euphorie générale lorsque les scientifiques de l'OMS avaient annoncé, en 2039, avoir trouvé le secret de la vie éternelle ;

Les manifestations populaires auxquelles ils avaient fièrement participé, pour exiger que l'immortalité devienne un droit universel ;

Leur baiser, ce 22 septembre 2050, après l'injection qui abolit leur fin, et assassina leur amour.

En plongeant vers le sol, les gouttes captaient quelques instants la lumière du soir et formaient une chaîne de perles nacrées.

Demain, nous serons à nouveau le 22 septembre 2050, et l'injection n'aura pas lieu. A la place, ils se promèneront dans la campagne autour de cette gare, et chacun de leur pas fera naître et mourir des millions de nouvelles choses.

Avec délicatesse, elle embrassa ses larmes et planta ses yeux dans les siens. Et, pour la première fois depuis plus de cent cinquante ans, elle entonna l'air de cette vieille chanson d'amour, celle qui racontait leur histoire si parfaitement, celle qui prenait enfin tout son sens.

« On ira, où tu voudras, quand tu voudras »

Il sourit, puis se joignit à elle pour chanter les vers suivants.

« Et on s'aimera encore

Lorsque l'amour sera mort... »

Alors, paisiblement, ils avancèrent ensemble vers leur été indien.